

Jean-Marie Bonniez

Treizième conférence (P.-A. Burton, p. 293-303)

QUATRIÈME PARTIE

LE TEMPS DES GRANDES RESPONSABILITÉS PASTORALES

L'abbé et le pasteur : 1143-1147 et 1147-1153

INTRODUCTION

EN QUÊTE D'UNITÉ : DE L'ASCÈSE À LA CHARITÉ

EN PASSANT PAR L'AMITIÉ

Avant d'entrer dans la **quatrième partie de son livre**, Pierre-André Burton résume magnifiquement le chemin parcouru par Ælred depuis sa naissance et le chemin qu'il lui reste encore à parcourir jusqu'à sa mort en 1167. C'est pourquoi nous reprenons presque intégralement cette introduction très éclairante.

Dans la **deuxième partie du livre**, Pierre-André Burton a décrit le parcours d'Ælred « *durant les vingt-quatre premières années de sa vie, de sa naissance en 1110 à Hexham jusqu'à la veille de son entrée à Rievaulx en 1134, en passant par les dix années de maturation humaine, intellectuelle et spirituelle qu'il vécut à la cour d'Écosse auprès du roi David, de ses deux beaux-fils, Simon et Waldef, et de son fils, le prince Henri* » (p. 293). Et **dans la troisième partie**, il a retracé son itinéraire tout au long des dix premières années de sa vie monastique, depuis son entrée au noviciat de Rievaulx en 1134 jusqu'aux premières responsabilités qui lui furent confiées : une mission spéciale à Rome et, à son retour, sa nomination comme père maître.

« *Nous nous sommes alors très longuement attachés à examiner la question de la formation monastique et la manière dont Ælred, précisément comme « éducateur monastique », concevait sa mission. Nous l'avons fait sur un double plan. Nous l'avons d'abord fait sur le plan de sa « pratique pastorale » et, de ce côté, nous avons vu se dessiner peu à peu les quatre traits majeurs de sa physionomie spirituelle comme « pasteur » : à la fois père et ami, mais également - ce que nous avons momentanément laissé de côté et qu'il nous faudra bientôt regarder de plus près -, mère et frère. Nous nous sommes ensuite penchés sur le contenu de l'enseignement doctrinal délivré par Aelred à ses frères novices. Cela nous a conduits à procéder à une lecture « croisée » de ses principaux traités ascétiques et mystiques.* » (p. 293-294)

Cette lecture croisée a débuté par son « manuel de formation monastique » : **Le Miroir de la charité**. Puis, par le traité **La Vie de recluse**, et la méditation d'Aelred sur l'évangile de Luc, **Quand Jésus eut douze ans**. Et cette enquête s'est terminée par une lecture conjointe, « *autour de la figure du Christ-ami, modèle du pasteur qui donne sa vie pour ses brebis* », de la **Prière pastorale** et des **trois dialogues sur L'Amitié spirituelle**. » (p. 294)

Ce parcours des œuvres d'Ælred a permis de mettre au jour son évolution au début de sa vie monastique. « *Nous avons d'abord constaté que la principale préoccupation spirituelle et existentielle d'Ælred - celle qui l'a guidé tout au long de sa formation humaine, intellectuelle et religieuse et qui l'a finalement « déterminé » à opter pour la vie monastique cistercienne - fut fondamentalement une quête d'unité, ou plus exactement : un désir d'unification intérieure de toute sa personne - corps, intelligence et affectivité - en vue de trouver la paix du cœur.* » (p. 294)

« Nous avons pu particulièrement bien le mesurer lorsque nous nous sommes attardés à la période transitoire de la vie d'Ælred, au moment où, le cœur ballotté, entre 1132 et 1134, il tergiversait encore, hésitant à annoncer au roi David son désir d'entrer en vie religieuse... » (p. 294)

Cette quête d'unité/unification intérieure fut bien au centre de sa recherche spirituelle et de son choix de la vie monastique. Deux passages du *Miroir de la charité* l'attestent tout spécialement. Ils ont été placés en ouverture du livre I et du livre III, où Ælred s'exhorte lui-même - et fonde son espérance - à trouver cette unité et son « repos », dans l'harmonisation et la pacification de désirs qui, multiples et divers, l'exposaient à l'éclatement et à l'éparpillement :

« Que fais-tu, ô âme humaine, que fais-tu ? Pourquoi te laisses-tu captiver par la diversité ? « Une seule chose est nécessaire » (Lc 10, 42). Alors pourquoi en poursuis-tu tellement ? *Ce que tu recherches dans la multiplicité se trouve dans l'Un*. Tu désires réussir, connaître, avoir du plaisir, être dans l'abondance ? Tout se trouve là en perfection, et nulle part ailleurs [*Miroir* 1, 15 ; nous soulignons]. » (p. 295)

Ælred reprendra cette affirmation dans des termes presque semblables au tout début du livre III :

« Toute œuvre bonne [...] commence par la foi en un seul Dieu et se développe par le don septénaire du Saint-Esprit en sorte qu'elle parvienne à Celui qui est vraiment Un, là où tout ce que nous sommes deviendra un avec Lui. Et *puisque'il n'y a aucune division dans l'unité, il n'y aura là aucun éparpillement de l'esprit, mais il sera un dans l'Un, avec l'Un, grâce à l'Un, tourné vers l'Un, n'ayant d'autre sentiment ni goût que pour l'Un* ; et parce qu'il sera toujours un, il sera en repos, et ainsi il célébrera un sabbat éternel [*Miroir* III, 1 ; nous soulignons]. » (p. 295)

Au seuil de sa vie monastique, Ælred croyait qu'il pourrait mener à bonne fin cette recherche inlassable d'unité et de paix intérieures grâce à un combat de tous les instants contre ses passions dérégées. Par tempérament naturel, mais sans doute aussi à cause de sa culture religieuse celtique native, Ælred pensait que pour atteindre ce but de la parfaite maîtrise de soi et de ses passions, il avait à se livrer à une ascèse corporelle des plus rigoureuses !

« Or, au XII^{ème} siècle, où trouver une telle radicalité dans l'ascétisme... sinon précisément dans la vie cistercienne, si justement réputée à l'époque pour la particulière rigueur de son austérité ? C'est donc sur un monastère cistercien, celui de Rievaulx, bien connu de lui, qu'en 1134, Ælred arrêta son choix, dans l'espoir d'y trouver un remède efficace et approprié qui lui permettrait de mettre un terme à son mal-être et au dégoût qu'il éprouvait pour lui-même. » (p. 295-296)

« Bien vite, Ælred se rendit compte qu'en empruntant cette voie exclusive de l'ascèse, il faisait fausse route et s'engageait décidément dans une impasse. L'expérience lui apprit en effet que si les exercices ascétiques pouvaient être d'une certaine utilité [...], ils ne touchaient en rien à la racine des choses. » (p. 296)

Ælred découvrait ainsi que, contrairement à ce qu'il avait d'abord imaginé, ce qui était à convertir, ce n'était pas d'abord **le corps et ses passions**, mais bien plutôt **le cœur et ses affections**. Il rejoignait ainsi le chemin ouvert par saint Bernard : **non pas celui de la répression des désirs et des sentiments** - qui, en définitive, n'aboutit à rien, sinon à dessécher le cœur de l'homme -, **mais celui plus humanisant de leur ordination par la charité**.

« Cette découverte conduisit donc Ælred à inverser le rapport entre voie ascétique et voie mystique et, progressivement, à faire davantage porter l'accent sur la voie d'union à Dieu par la charité plutôt que sur celle d'un ascétisme, peut-être héroïque et admirable, mais finalement - en raison du dualisme qu'il établit entre corps et esprit - si peu respectueux de l'unité fondamentale de l'homme, tout à la fois corps et âme (mémoire, intelligence, volonté), mais aussi corps, âme et cœur (affectivité). » (p. 296)

Les traces de cette inversion de perspective se lisent en de nombreux endroits dans l'œuvre d'Ælred : traités ou sermons liturgiques.

Ce passage de *La Vie de recluse* est cependant particulièrement significatif. Arrivé à la fin de sa vie, l'abbé de Rievaulx reprend mot à mot ce qu'il écrivait déjà dans le *Miroir* III, 1, mais en en modifiant radicalement la portée. Cette recherche de l'unité intérieure qu'il indique à sa sœur n'est plus décrite de la même manière.

Au lieu de la décrire, comme dans *Le Miroir de la charité*, en termes plutôt conceptuels et quasi philosophiques, « *elle est désormais présentée en des termes plus explicitement « personnalistes » d'unité d'esprit (avec Dieu) dans une adhésion des volontés que réalise la charité. Parlant de l'oratoire de la recluse et des objets de dévotion qui s'y trouvent pour stimuler la vie d'oraison - une image du Sauveur suspendu à la croix, flanquée à la rigueur des images de Notre-Dame et du disciple bien-aimé - il fait donc à sa sœur cette recommandation :*

Que ces images, loin de t'offrir un étalage de vanité (*spectaculum vanitatis*), servent à enflammer ton amour (*incentivum caritatis*). Elles doivent *toutes te ramener à l'unité*, parce qu'« une seule chose est nécessaire » (Lc 10, 42). Cette unité ne se trouve qu'en l'Unique, auprès de l'Unique, avec l'Unique, auprès duquel il n'y a plus « ni changement, ni ombre de vicissitudes » (Jc 1, 17).

Celui qui adhère à Lui ne fait plus avec Lui qu'« un seul esprit » (1 Co 6, 17). Il est transporté en cet Unique toujours « identique à Lui-même, dont les années ne passent pas » (voir Ps 101, 28). *Cette adhésion, c'est la charité ; c'est la frange et le fini de la parure de l'âme [VdR, 26, p. 106 ; traduction légèrement modifiée ; nous soulignons].*

Cette dernière expression - « Cette adhésion, c'est la charité » - nous offre incontestablement le fil conducteur de toute la doctrine comme de toute la vie d'Aelred : la recherche d'unité ou d'unification intérieure qui présida en effet à sa vocation monastique se confondra désormais - de façon trinitaire et à la lumière d'une théologie de la croix - avec un fervent désir d'union-adhésion spirituelle à Dieu par le moyen de la charité pour ne faire plus avec lui qu'un seul Esprit par la médiation du Christ, contemplé avec Marie et Jean au pied de la croix afin de l'imiter par conformation à son humanité crucifiée, c'est-à-dire à son amour livré. » (p. 297)

Une voie d'excellence : l'amitié spirituelle.

« *À la différence cependant de saint Bernard, qui n'en ignorait certes pas la valeur, mais qui ne l'a jamais mise autant en lumière que son disciple anglais, parmi les diverses « voies » de la charité, Aelred va en privilégier une qui lui vaudra le mérite d'être précisément considéré dans l'histoire de la spiritualité chrétienne comme le docteur par excellence de l'amitié spirituelle. » (p. 298)*

Cette place qu'Aelred réserva à l'amitié, dans sa vie personnelle comme dans la formation humaine et spirituelle de ses novices, contrebalança les tendances naturelles et culturelles qui l'avaient initialement conduit à surévaluer l'importance des austérités corporelles...

« *Sans doute encouragé dans cette voie par ses formateurs - son abbé, Guillaume ; son père maître, Simon ; et peut-être aussi le « révérendissime Prieur Hugues », [...] dont il parle dans sa « Lettre prologue » au Miroir - Aelred a en effet élaboré, non sans succès, une doctrine spirituelle qui lui permettra d'intégrer l'expérience humaine de l'amitié qui, dès avant son entrée à Rievaulx, comptait déjà tant dans sa vie personnelle, comme une composante essentielle de sa recherche de Dieu. » (p. 298)*

Cette recherche le conduira à montrer qu'il existe une *telle analogie* entre l'amitié humaine et l'amour de Dieu que la première peut non seulement s'offrir comme un tremplin pour accéder à la perfection du deuxième, mais également se *présenter comme le « signe » quasi sacramentel* : soit de la relation d'amitié du Christ avec le disciple bien-aimé, soit du projet originaire de Dieu pour la création partiellement réalisée au cœur de l'histoire humaine. Et si nous cherchions à devenir des signes de cette amitié dont le Christ a vécu et dont il est la Source ?

« *Quel que soit cependant le plan où l'on se situe, la réalité vécue ou l'espérance visée sont les mêmes. Loin d'être « sentimentale » ou « sentimentaliste » (même si, loin s'en faut, elle n'exclut pas les sentiments !), l'amitié spirituelle se présente en effet dans la doctrine d'Aelred comme une vertu éminemment théologique. Elle vise à conduire progressivement l'homme à une pleine « adhésion à Dieu » - « ne faire plus avec Lui qu'un seul esprit » (voir 1 Co 6, 17) - en passant par le chemin de la charité (« Cette adhésion, c'est la charité » [VdR, 26]), de manière à pouvoir restaurer l'unité et rétablir l'harmonie au sein de la création tout entière.* » (p. 299)

Un chemin d'unification à trois niveaux : ascétique, éthique et mystique.

« *Comme Aelred aime à le répéter, ce rétablissement de l'unité et de la paix se déploie en trois moments successifs et comme par cercles concentriques de plus en plus larges. Il commence d'abord par la recherche de l'unité intérieure (de soi à soi), dans le cadre de l'unification personnelle des désirs et des affections humaines encore mal ordonnés. Un tel chemin de réordination de la « convoitise » en « charité » empruntera alors la voie spécifique de l'ascèse corporelle qui, précisément, vise à rétablir la « paix » entre l'âme et le corps et à faire en sorte que, désormais, le corps, par ses « passions » enfin bien ordonnées, n'entrave plus le libre développement de la vie spirituelle (voir Rm 6, 12-13).* » (p. 299)

« *D'ascétique, le chemin se poursuivra ensuite par la voie éthique d'une conformation de plus en plus étroite de tout l'être à la personne du Christ et passera donc par l'union (contemplation-imitation) spirituelle de soi à l'homme-Jésus, qui est « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6), dans le cadre et par la médiation concrète d'une amitié interpersonnelle vécue avec, « entre toi et moi, je l'espère, le Christ » (Amitié I, 1).*

Le chemin trouvera enfin son couronnement et son point d'aboutissement dans une communion fraternelle (« la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme » ; voir Ac 4, 32) qui - appelée dans le Royaume à devenir universelle (jusqu'à êtreindre d'amour y compris ses ennemis) - sera d'abord partiellement et anticipativement vécue, sur le plan de l'histoire, dans le cadre d'une vie communautaire. À l'image de la vie intratrinitaire, cette vie communautaire sera très concrètement fondée sur le partage et la mise en commun des biens, c'est-à-dire sur un principe de réciprocité et d'interdépendance mutuelles si bien mis en lumière par un adage augustinien et qu'Aelred a intimement fait sien : le célèbre aphorisme du omnia singulorum et du singula omnium. » (p. 300)

Ce qu'il reste à parcourir.

« *De ce cheminement en trois étapes - ascétique (de soi à soi), éthique (de soi vers autrui) et mystique (de soi en Dieu) - qui, par accroissements successifs de la charité (voir Miroir I, 14), conduit vers le grand large d'une « récapitulation » de toutes choses en Dieu (eschatologie) et d'une pleine adhésion à Lui dans l'unité de l'Esprit ; de ce cheminement qui permet à l'homme » (p. 300) d'unifier sa personne et de conformer son agir à celui du Christ (Miroir III, 18 et 19) ; de ce cheminement qui, au terme, conduit à ce « baiser spirituel » où « s'identifient » l'un à l'autre « Celui qui sanctifie et celui qui est sanctifié » ; « de tout ce cheminement qui purifie le cœur de l'homme et le conduit à la « vision de Dieu », nous n'avons jusqu'à présent parcouru [avec Pierre-André Burton] que les deux premières étapes.* » (p. 301)

« *La première étape couvrait les années 1110 à 1139 et coïncide avec la période de formation humaine et spirituelle qu'Aelred reçut, ainsi qu'à son profond désir d'unification personnelle. C'est ce que nous avons étudié tout au long des chapitres II à V, respectivement consacrés : au contexte politique et religieux du XII^{ème} siècle ; à la jeunesse d'Aelred à la cour d'Écosse ; à sa conversion en 1134 et à sa formation monastique.*

La deuxième étape, concernant l'ordination de l'affectivité dans le cadre des relations humaines, a retenu notre attention dans le chapitre VI et nous a permis de suivre Ælred pas à pas dans l'élaboration de sa doctrine spirituelle et monastique, depuis sa première synthèse, Le Miroir de la charité, jusqu'au traité de sa pleine maturité, les trois dialogues sur L'Amitié spirituelle. Nous avons ainsi découvert comment [...], Ælred s'est progressivement appliqué à montrer en quoi l'amitié, originairement enracinée dans l'expérience personnelle qu'il en fit dès avant son entrée à Rievaulx, pouvait être légitimement intégrée dans le cadre de la vie spirituelle comme instrument privilégié et de l'édification-unification de la personne et de l'union à Dieu. » (p. 301)

Comme Pierre-André Burton vient de nous le faire entrevoir : pour Aelred, l'amitié spirituelle ne reçoit « son sens plénier et sa pleine légitimité qu'en étant éclairée « par le haut » en fonction de son enracinement dans la protologie (projet originare de Dieu) et de sa visée eschatologique (réalisation de ce projet dans le Royaume). » Il va maintenant montrer que, « selon Ælred, toute l'histoire temporelle de l'humanité est comme inscrite dans cet "entre-deux-temps (interim)" cosmique et universel », et peut être interprétée « comme l'histoire des tentatives et des efforts sans cesse repris par les hommes afin d'inscrire comme anticipativement », dans le temps, la réalité du Royaume à venir. (p. 301-302)

Dans cette perspective, Pierre-André Burton va donc montrer que toute l'action pastorale d'Aelred au sein de sa communauté monastique, voire tous ses engagements politiques, se trouvent d'une certaine manière comme rétroprojectivement éclairés par sa doctrine de l'amitié spirituelle. C'est ainsi qu'il conclut l'introduction de la quatrième partie de son ouvrage :

*« Nous serons ainsi amené à découvrir que, si Aelred a déployé tant d'efforts et dépensé toute son énergie pour faire des deux communautés qui lui furent successivement confiées - celle de Revesby (entre 1143 et 1147) et surtout celle de Rievaulx (de 1147 à sa mort, en 1167) - **des communautés d'authentique vie fraternelle, c'est parce qu'il estimait qu'elles étaient appelées à offrir au monde le modèle théologique (ecclésiologie) et politique (société civile) sur lequel toute forme de vie sociale - Église ou nation - devait s'édifier** : à la fois donc - sur le plan théologique - ecclesiola in Ecclesia, image « miniature » de la réalité « Église », « corps du Christ », membre du Corps total, et - sur le plan sociétal - selon l'heureuse expression du père Gaetano Raciti, « microréalisation d'un projet de personnalisme communautaire », susceptible de servir à une « refondation de la nation britannique » tout entière au sortir d'une guerre civile qui, de 1135 à 1153, l'avait ruinée et dévastée...*

Réservant à la dernière partie de notre biographie l'examen de cette dimension politique et sociale de la conception ælrédiennne de l'amitié, nous consacrerons la présente partie à l'étude de sa seule dimension ecclésiologique en tâchant donc de montrer comment, devenu abbé, Aelred a envisagé son rôle pastoral et comment il s'est tout entier mis au service de l'édification d'une communauté afin qu'elle devienne signe et anticipation - sacrement - du Royaume à venir. Cette recherche constituera le noyau central de la présente partie (chapitre VIII).

Nous la ferons cependant précéder d'un chapitre où, renouant avec le fil de l'histoire, nous tenterons de présenter succinctement les circonstances dans lesquelles Ælred fut appelé à la charge abbatiale (chapitre VII).

Chemin faisant - mais surtout dans la dernière section du chapitre VIII, nous nous efforcerons en même temps de repérer tel ou tel indice de ce que l'on peut considérer comme les premières prises de conscience qu'Aelred fit du rôle social et politique que, abbé, il serait progressivement et de plus en plus appelé à assumer au sein de la société civile de son temps. Nous poserons ainsi quelques jalons préliminaires, de nature surtout théologique, ecclésiologique et spirituelle, concernant les raisons pour lesquelles Aelred s'impliqua personnellement dans les affaires séculières du monde. Nous serons alors en mesure d'aborder la dernière partie de notre biographie où nous essayerons de suivre Aelred dans ses engagements politiques et ses prises de position publiques et, ainsi, de lever quelque peu le voile sur ce que A. Stacpoole a appelé la « face publique d'Ælred ». (p. 302-303)